

ЕПИСТОЛАР



снимка: Иван Петров

оформление: Иван Петров

L' HUMANISME DE YOVKOV COMME CONFIANCE EN LA CAPACITÉ DE L'ÊTRE HUMAIN DE CHOISIR UNE MEILLEURE VERSION DE SOI-MÊME¹

YOVKOV'S HUMANISM AS CONFIDENCE IN THE ABILITY OF HUMAN BEINGS
TO CHOOSE A BETTER VERSION OF THEMSELVES

Alexander Belikov

Université de Strasbourg (France)

alexander.belikov@hotmail.fr

Introduction

Les personnages des récits de Yordan Yovkov (1880 – 1937) nous apparaissent à première vue simples, sommairement définis, voire banals. Chibil est le « terrible bandit des grands chemins », Seraphin est le petit travailleur occasionnel, Sali Yachar est l'artisan charron, Péter Mokbanine est le paysan qui surveille ses moutons.

Puis, survient un élément propre au genre littéraire du récit, un « élément perturbateur » où chaque personnage se retrouve confronté à une situation radicalement différente de son quotidien, qui le pousse à agir en conséquence. Nous allons nous intéresser de près à ces moments décrits dans deux récits de Y. Yovkov, *Chibil* et *Hirondelle blanche* et mettre ces deux récits en parallèle pour nous interroger sur la pensée humaniste de l'auteur qui en ressort.

Cet humanisme propre à Yovkov, nous savons qu'il se traduit par la confiance en la capacité de l'être humain de choisir une meilleure version de soi-même. Or, il devient pertinent de nous interroger comment une philosophie aussi précise peut-elle s'imbriquer dans un format littéraire aussi large d'utilisation et universel que le récit. En effet, outre l'évidence de vouloir mettre en avant les valeurs humaines qui sont centrales à toute pensée humaniste, il s'agit en plus pour l'auteur de se montrer capable d'introduire le lecteur à sa propre conception de l'humanisme qui suppose, d'une part, la présence nécessaire d'un choix et, d'autre part, la volonté de l'auteur de croire à l'existence d'un « bon choix » vers lequel devraient tendre tous les êtres humains. Ces

¹ Преводът на текста (дело на доц. д-р Миряна Янакиева) е поместен в поредицата "Международен филологически форум": <<https://philol-forum.uni-sofia.bg/jovkov-alexander-belikov/>>.

notions philosophiques sont multiples et sont présentées par Yovkov selon des relations précises entre elles. Ainsi, à travers une étude comparée de deux récits, *Hirondelle blanche* et *Chibil*, nous allons déterminer dans quelle mesure Y. Yovkov parvient à présenter au lecteur sa propre conception de l'humanisme à travers le genre littéraire du récit.

Nous allons dans une première partie mettre en avant l'élément narratif propre au récit mentionné précédemment, l'élément perturbateur, et déterminer dans quelle mesure nous pouvons rattacher celui-ci à la pensée humaniste de l'auteur. Nous allons continuer cette mise en parallèle du genre littéraire et de l'expression humaniste de Yovkov dans une deuxième partie en nous intéressant aux dénouements des deux récits. Enfin, nous allons interroger les éléments du récit qui sont extérieurs au fil directeur de celui-ci (les personnages principaux), les personnages secondaires et les personnages tertiaires, afin de nous rendre compte du contexte dans lequel l'auteur nous propose d'appliquer sa manière de considérer l'humanisme, dans une troisième partie.

I. L'élément perturbateur comme fin des idées acquises

Commençons par donner une définition de l'élément perturbateur : il s'agit de la partie du récit où la situation initiale décrite au début du récit prend fin ; c'est également la partie qui va causer les péripéties que vont vivre les personnages du récit, jusqu'à son dénouement. Dans *Chibil*, le chef des haïdouks et ses hommes rencontrent le groupe de femmes dont fait partie Rada : sa beauté, son courage et sa douceur bouleversent Chibil. Dans le récit *Hirondelle blanche*, Péter Mokane rencontre un paysan qui se dirige vers son village en quête d'un miracle, et se voit finalement obligé de faire un choix face au drame dans lequel il se retrouve impliqué. Les deux récits diffèrent quant au moment où l'élément perturbateur survient : initialement, en effet, la rencontre de Mokane avec le paysan (qui s'avère être un père frappé d'un grand malheur) ne le perturbe guère dans son quotidien ou ses convictions ; *Chibil*, en revanche, est immédiatement marqué par sa rencontre avec Rada, en témoignent, d'abord, son renoncement à détrousser les femmes qui l'accompagnaient et, plus tard, son renoncement définitif au brigandage. Comme Mokane, il est alors à son tour confronté à un choix : aller en ville dans l'espoir d'une nouvelle vie (et au péril de celle-ci) ou rester bandit dans la montagne.

A. Les personnages face à un choix

Ce qui rassemble les deux récits, c'est que les deux personnages doivent changer ou endosser un rôle qui leur est jusque-là inconnu : Chibil ne peut plus être le chef des haïdouks, qui le sentent et abandonnent Chibil de ce fait ; Mokane ne peut plus seulement surveiller ses moutons, il doit donner une réponse lourde de responsabilité à la famille infortunée qu'il vient de

rencontrer. L'élément perturbateur interrompt le train de vie habituel de ces personnages et les force à réfléchir et à faire un choix.

B. Le choix comme point culminant du récit

Le début de *Chibil* possède la particularité de commencer la narration avec le choix du héros principal : l'haïdouk descend de la montagne et va se rendre aux autorités. Outre l'aspect accrocheur de cette technique narrative, nous pouvons supposer qu'il s'agit également d'une place d'importance dans un récit, qu'il y a une volonté de l'auteur d'attirer l'attention du lecteur sur ce choix atypique du bandit. Plus tard dans la narration, nous apprenons non seulement les causes qui ont conduit à ce choix mais aussi les étapes évolutives qui l'ont précédé : la renonciation au banditisme, la renonciation aux biens volés, l'hésitation qui dure de midi à minuit, le jour où l'haïdouk décide de renoncer à la sûreté de la montagne et revenir dans la société qui, à priori, le condamne. De ces choix narratifs, nous pouvons supposer que le choix de Chibil de renoncer à sa vie précédente est le point culminant (ou le paroxysme) du récit, le moment que l'auteur souhaite mettre le plus en avant.

En comparaison, dans le récit *Hirondelle blanche*, Yovkov procède d'une manière très différente en maintenant pendant la majeure partie du récit l'impression d'une conversation banale entre deux paysans. Alors que, dans *Chibil*, le choix de l'haïdouk est le premier élément que nous apprenons du récit, le choix de Mokanine ne nous est introduit que vers la fin, quand Mokanine est présenté par le père de la fille malade comme celui qui a vu une hirondelle blanche. Or, malgré cette différence dans la narration, le choix apparaît de nouveau comme le point culminant du récit : la rencontre en apparence banale de Mokanine avec la famille de passage donne soudainement lieu à un échange au fort enjeu, dont l'espoir et peut-être le salut d'une jeune fille est en jeu.

Ainsi, dans les deux récits, l'élément perturbateur donne lieu à un choix effectué par le personnage principal, point culminant du récit. Ce choix, dans les deux histoires, conduit les personnages à agir d'une certaine manière qui va avoir une influence primordiale sur le dénouement de chaque récit.

II. Le dénouement du récit comme témoignage de l'élévation des personnages

Il convient tout d'abord de préciser que, dans les récits que nous examinons, nous considérons qu'entre l'élément perturbateur et le dénouement, les péripéties du personnage principal se résument aux étapes pendant lesquelles il réalise le choix que nous avons détaillé dans la partie précédente. Qu'il s'agisse des jours décisifs passés dans les montagnes par Chibil ou bien les quelques instants décisifs lorsque Mokanine doit se prononcer sur l'hirondelle blanche devant la jeune fille malade, ces éléments résument à eux seuls les péripéties des personnages principaux

qui conduisent au point culminant des deux récits, le choix : Chibil se rend aux autorités, Mokanine affirme avoir vu l'hirondelle. Les événements qui succèdent à ce choix font alors partie du dénouement et de la conclusion de chaque récit. Nous allons nous intéresser à ce que représente le dénouement des deux récits étudiés pour les personnages principaux.

A. Le choix de la meilleure version de soi-même ou l'élévation de soi

Rappelons la spécificité de l'humanisme de Y. Yovkov : l'auteur croit en la capacité de l'être humain à choisir une meilleure version de soi-même. Or, si nous examinons les dénouements de deux récits, nous pouvons nous rendre compte que les événements qui y sont décrits peuvent correspondre à la manifestation du choix de cette meilleure version, à travers les exemples des personnages principaux, avant tout : Chibil renonce à sa vie de bandit, même au risque d'être trahi par les autorités qui lui promettent le pardon de ses crimes ; Péter Mokanine, qui avait pourtant affirmé haut et fort au père malheureux qu'il n'avait jamais vu et n'avait jamais entendu parler d'une hirondelle blanche, choisit d'affirmer exactement le contraire à la jeune fille malade dont le seul espoir réside dans l'existence de l'oiseau fabuleux. Ces deux situations, bien que radicalement différentes autant par leur durée que par leurs implications, ont en commun cet élan à la fois soudain et irrésistible vers l'espoir. La singularité de cet espoir est qu'il ne concerne pas les problèmes extérieurs aux personnages principaux : la jeune fille malade semble atteinte d'un mal incurable et tout porte à croire, d'après le bref échange entre Chibil et sa mère, que les autorités n'ont aucune intention de le gracier, au contraire. Pourtant, c'est l'espoir qui porte les deux dénouements de chaque récit : Chibil espère avoir renoncé à sa vie de bandit, devenue bien trop dure et inacceptable pour lui, espère revoir Rada ; Mokanine se met à espérer qu'il existât bel et bien une hirondelle blanche miraculeuse. Aucun des deux personnages ne souhaite rester tel qu'il a été présenté au début du récit, un bandit sans foi ni loi ou bien un simple paysan à l'esprit rationnel. Chibil et Mokanine font acte d'une force de conviction, non pas envers l'extérieur mais envers eux-mêmes, se convainquant que s'ils prennent la bonne décision qui s'impose, ils pourront continuer à vivre en paix avec eux-mêmes. Chibil n'hésitait même plus à détrousser les voyageurs les plus faibles, il renonce soudain à détrousser des marchands, à détrousser tout court ; Mokanine vivait de pensées acquises, empreintes de pragmatisme (il conseille de consulter un docteur, rappelle que vingt ans, pour une jeune fille, est encore un bon âge pour se marier) puis, soudain, il parle d'un oiseau imaginaire comme s'il l'avait bel et bien aperçu, mettant toute la force de conviction dont il était capable dans cette affirmation. Chibil et Mokanine dérogent à leurs principes de départ, décidant d'en adopter de nouveaux, que l'on peut considérer comme plus élevés, plus humains, empreints de respect envers l'intégrité d'autrui et d'empathie.

B. L'élévation de soi, un choix lourd de conséquences

Le choix de la « meilleure version de soi-même », ou « l'élévation de soi », nous l'avons vu, occupe à la fois la place des péripéties et la place du dénouement dans les récits que nous étudions. Nous venons également d'établir que la pensée humaniste de Yovkov se retrouve exemplifiée par les choix de ses personnages, qui choisissent de changer leurs principes de départ et d'en adopter de nouveaux, empreints d'humanité. Or, il convient alors de nous demander comment l'auteur choisit de conclure chacun des récits, la conclusion étant la dernière étape incontournable du genre littéraire du récit.

Nous l'avons mentionné dans la partie précédente : l'espoir dont font preuve les personnages principaux s'adresse à eux-mêmes. Le monde autour d'eux n'est que très superficiellement impacté par leurs changements internes : la maladie de la jeune fille est indifférente aux états d'âme de Mokanine ; les autorités de la ville n'ont que faire du repentir de Chibil. Il devient cependant intéressant de nous rendre compte que Yovkov adopte de nouveau deux approches différentes pour conclure ses récits : là où la tragédie de la mort de Chibil et de Rada ne comporte quasiment aucune ambiguïté dans sa narration, le destin de la jeune fille malade est laissé dans l'ombre, le récit intitulé *Hirondelle blanche* se terminant sur Mokanine qui est en train d'observer le chariot de la famille malheureuse s'éloigner de lui. Nous pensons cependant que cette différence concerne surtout la forme de la narration et non le message de fond de celle-ci : la maladie de la jeune fille nous est présentée comme étant incurable, les traitements médicaux - comme étant trop chers. L'élévation de soi de Mokanine ne semble donc avoir guère plus d'impact sur la teneur tragique de la conclusion du récit que l'élévation de soi de Chibil. Les deux récits ont une conclusion tragique en commun et il devient dès lors pertinent de se demander si cette similitude comporte également un lien avec la pensée humaniste de Yovkov.

III. Le choix des valeurs humaines, un choix loin d'être universel

Avant de chercher à établir un lien entre la nature tragique des conclusions des récits étudiés et la philosophie de l'auteur, il convient de détailler tout d'abord les causes des tragédies décrites dans les récits. C'est dans ce but que nous commençons à nous intéresser aux personnages secondaires et tertiaires des récits, hommes et femmes qui ne sont pas les personnages principaux mais dans la société desquels les personnages principaux évoluent, comme tous les êtres humains évoluent à priori dans une forme de société constituée de leurs pairs.

A. Les personnages secondaires, symbole du désaccord

Nous évoquerons les personnages tertiaires dans la partie suivante : ce sont ceux qui ne sont pas nommés dans le récit, les autres paysans, les haïdouks de Chibil, les soldats de Mourad Bey.

Quelques exceptions intéressantes doivent immédiatement être soulignées : nous n'apprenons pas le nom de la mère de Nonka, la jeune fille malade du récit *Hirondelle blanche*. Dans *Chibil*, l'exception à noter est la mère du personnage principal. Nous les considérerons néanmoins comme des personnages secondaires et non tertiaires au vu de leur importance dans les récits concernés.

Les personnages secondaires qui apparaissent successivement dans *Chibil* sont Rada, la belle jeune femme courageuse, la mère de Chibil, qu'elle appelle Moustapha, Véliko Kéhaia, le père de Rada, Mourad Bey, le chef des autorités de ville. Dans le récit *Hirondelle blanche*, la famille de Nonka, ainsi que la « Stoyanitsa », qui leur rapporte la nouvelle de l'hirondelle blanche, sont les personnages secondaires. Ce qu'il convient d'observer immédiatement, c'est la pluralité de leurs caractéristiques, adroitement décrites pour s'insérer dans la narration courte et dynamique propre au récit. Par cette pluralité, nous apprenons que les personnages principaux évoluent non pas dans un monde imaginé par l'auteur, peuplé d'individus différents de monde réel, au contraire : nous pensons qu'il convient de lire en l'espèce une volonté de l'auteur d'être aussi proche que possible de la réalité. Le père de Nonka est un homme simple et aimant ; le père de Rada est peut-être aimant mais il n'est guère simple, il n'hésite pas à manipuler sa fille afin de parvenir à ses fins. La mère de Chibil, pragmatique, tente de dissuader son fils d'aller se rendre aux autorités ; la mère de Nonka n'hésite pas à convaincre son époux d'aller en quête de l'hirondelle miraculeuse. Rada est jeune, Mourad Bey est vieux ; les deux, cependant, semblent finalement éprouver la même sorte d'affection pour Chibil. Le lecteur est invité à évoluer au sein de ces personnages reconnaissables par leur symbolique et les liens les plus courants entre êtres humains qu'ils représentent, tout en reconnaissant parmi eux les contradictions propres au genre humain. C'est sur ces contradictions que nous trouvons pertinent de nous concentrer.

Ces contradictions se trouvent exprimées dans les récits par des désaccords récurrents entre les personnages secondaires : Véliko Kéhaia veut mettre Chibil à mort, ce que lui refuse Mourad Bey ; Gountcho, le père de Nonka, ne veut pas partir en quête d'un oiseau imaginaire mais son épouse l'en persuade. Ces contradictions, enfin, se retrouvent dans les éléments perturbateurs détaillés précédemment pour chaque récit : les personnages principaux finissent par faire leur choix par suite des interactions avec les personnages secondaires. Chibil, ébloui par Rada, quitte la montagne et refuse le conseil de sa mère de renoncer ; Mokane, après sa conversation avec Gountcho, voit Nonka sur le chariot et lui donne son assurance d'avoir vu l'hirondelle. Dans la conclusion de chaque récit, ces contradictions se retrouvent aussi : le père de Nonka ne dit rien mais la mère de celle-ci ne peut retenir ses larmes, réalisant ce qui pousse Mokane à rassurer sa fille ; depuis le balcon du bey, après la mort tragique du couple, le signal, tardif, du pardon, est agité « désespérément » (Yovkov 1999: 99). En d'autres termes, les personnages secondaires traversent eux-mêmes leurs luttes intérieures, le narrateur faisant le choix de nous introduire uniquement dans

celles des personnages principaux. Nous pouvons valablement supposer que l'élévation de soi peut tout autant survenir avec ceux-ci, s'ils font le bon choix ; un exemple qui peut paraître démonstratif de ceci est le pardon de Mourad Bey, qui renonce à donner l'ordre d'exécuter Chibil. Le père de Rada, cependant, semble faire le choix inverse : il agite le mouchoir rouge et se montre malhonnête jusqu'au bout. Ainsi, l'élévation de soi est décrite comme quelque chose de possible pour les êtres humains mais ce phénomène est loin d'être universel.

B. Les personnages tertiaires, symbole de la passivité

L'universalité pourrait être exprimée par les dénominations qui réunissent les multitudes : les paysans, les haïdouks, les soldats. Or, dans les récits étudiés, il apparaît manifeste que ces personnages tertiaires sont les plus éloignés de cette élévation de soi décrite précédemment. Les autres jeunes paysans, pairs de Nonka, semblent ne lui prêter aucune attention à cause de sa pauvreté ; les haïdouks considèrent la transformation de leur chef comme une maladie car ils s'en éloignent « comme d'un pestiféré » (Yovkov 1999: 94). Il est plus que probable qu'eux aussi, individuellement, sont visités par des pensées de repentir mais que, en tant que membres d'un groupe, ils n'ont guère la marge de réflexion nécessaire pour repenser leurs valeurs. Le point commun entre tous ces personnages sommairement mentionnés est la passivité de ceux-ci : même lorsqu'ils peuvent avoir un impact sur le destin des personnages principaux et secondaires, ils font le choix de les ignorer. Ainsi les soldats qui tuent Chibil et Rada sont les instruments indifférents de la justice du bey, automatisés au point d'obéir à un signal donné peut-être par la personne qui n'est pas censée de donner. Chacun, individuellement, aurait pu ressentir la même hésitation que le bey en voyant Chibil arriver sans armes ; en groupe, tous décident d'obéir aux ordres. Nous pourrions prudemment affirmer que, selon l'auteur, l'élévation de soi est une perspective qui devient de plus en plus éloignée lorsque l'individu se place dans une multitude et se met à penser avec la multitude. Nous nous situons alors très loin des fins heureuses propres aux contes, les récits de Yovkov s'inscrivant alors plutôt dans un point de vue volontairement réaliste de l'humanité et de ses imperfections. Alors, dans quelle mesure peut-on alors parler de philosophie humaniste ?

IV. Conclusion

L'être humain est-il capable de choisir « une meilleure version de soi » ? Prenant en considération les deux récits que nous venons d'étudier, Yordan Yovkov semble nous répondre par l'affirmative. Le genre littéraire du récit trouve en l'occurrence une adaptation que l'on pourrait presque qualifier de conte philosophique, au vu de la teneur des péripéties que les personnages traversent : là où dans un conte classique, le héros affronte des ennemis externes, dans les récits que nous venons d'étudier, les héros affrontent leurs propres hésitations, au terme desquelles ils

font le choix de s'élever au-dessus de leurs principes de départ vers des valeurs chères à la pensée humaniste, comme le respect d'autrui et l'empathie. Loin de s'inscrire dans un optimisme surfait, par les conclusions tragiques des deux récits, Yovkov ne semble cependant pas non plus suggérer au lecteur de céder au fatalisme : les personnages principaux des récits, ceux qui nous sont décrits comme ceux qui méritent notre considération, voire notre admiration, sont ceux qui font le choix de l'élévation de soi, à partir de laquelle le monde extérieur devient presque acceptable ou, du moins, supportable.

Bibliographie

Yovkov 1999 : Yovkov, Y. Légendes du Balkan. Traduit par Marie Vrinat-Nikolov. Paris: L'Esprit des Péninsules, 1999.